

se vend



Le PTB est passé (selon ses propres chiffres) de 800 membres en 2003 à 24.000 en 2021. Et de 20.825 électeurs à 584.621. Soit de zéro parlementaire à 43 et de cinq élus communaux à 169. © BELGA

son site. Il lui faut « se renouveler ou disparaître ». Le PTB choisit alors d'« en finir avec cette attitude de donneur de leçon, cette déconnexion des réalités et ce dogmatisme ». Et amorce « un mouvement de renouveau en profondeur ».

Sur la fond, il décide d'élargir « la classe ouvrière » à de nouvelles catégories sociales « opprimées » ou précaires, comme les travailleurs peu protégés, les agriculteurs, les Belges d'origine immigrée, certains jeunes... En 2008, le congrès « du renouveau » justement précisera que la classe ouvrière comprend aussi les « employés, fonctionnaires, infirmiers, enseignants, chômeurs, etc. »

Sur la forme, le parti se cherche un profil plus « attrayant ». Il doit, formule alors Peter Mertens (président de 2008 à 2021), être « plus marxiste au sein du mouvement communiste et plus souple à l'extérieur ». « Ne plus apporter en permanence toute l'analyse communiste » à l'extérieur en étant « un parti de discours », mais être « un parti d'action ».

Il y aura donc désormais « ce qui se dit et se fait à l'interne, et ce qui se dit et se fait à l'externe », résume Pascal Delwit.

La salle et la cuisine

Le congrès de 2008 officialise tout cela, jusque dans son intitulé : « Un parti de principes, un parti souple, un parti de travailleurs ». La nouvelle stratégie est ainsi justifiée : « Dans un monde de changements rapides, nous avons besoin d'une colonne vertébrale solide. Notre analyse marxiste et notre engagement pour le socialisme déterminent l'identité de notre parti. En même temps, nous avons besoin de souplesse et d'ouverture pour coller à la réalité des gens, pour les conscientiser, les mobiliser. »

Avec cette précision importante : « Les fondements (de ce marxisme) ont été posés par Marx, Engels et Lénine. »

Exit donc Mao et Staline, trop encombrants...

Ferme à l'intérieur, souple à l'extérieur : c'est désormais le choix « tactique » du PTB, en vue d'une diffusion plus large de notre vision socialiste de la société ». C'est ce que Pascal Delwit appelle « la double identité » du Parti du travail. Et sa « double volonté » : ne pas énoncer publiquement un certain nombre de choses ; centrer la communication publique sur les questions sociales. »

Désormais président du parti, Raoul Hedebouw conteste. Pour lui, le tournant de 2008 consiste avant tout en une leçon de communication pour le parti : « Renoncer à la maximalisation, la radicalité, en se focalisant sur un point ; apprendre que, parfois, on ne peut placer qu'une idée concrète dans une séquence politique sur laquelle on veut marquer le point, comme le blocage des prix dans la crise énergétique. C'était nouveau pour nous à l'époque. Mais cette idée reste complètement liée à l'identité du parti, qui est anticapitaliste et marxiste. »

Reste qu'en 2008, le congrès le dit lui-même : « Nous faisons la distinction entre ce qui se passe en salle et ce qui se passe en cuisine. Les meilleurs chefs coqs ne révèlent pas tous leurs secrets. »

« Louvoyer sans perdre sa route »

Et le congrès détaille longuement sa nouvelle vision « souple » de la com : il faut, professe-t-il notamment, « parler une langue directe et simple, compréhensible pour les gens » ; « s'adresser à l'esprit et au cœur, avec humour et sérieux, l'humour étant une arme puissante dans la communication » ; « louvoyer et conclure des compromis, pas nous isoler en continuant comme des gens qui crient dans le désert » (« louvoyer sans pour autant perdre sa route », affina le congrès de 2021) ; « éviter les débats perdus d'avance » et « éluder les questions embêtantes » ;

« mettre en avant un profil positif du parti, parti communiste d'aujourd'hui, qui cherche sa propre voie, sans dogmes ».

On croirait un profil de fonctionnaire taillé pour Raoul Hedebouw... qui devient à cette époque une des figures mises en avant par le parti. Lui ne voit toutefois dans ces injonctions que la « transparence » du parti qui « prend alors connaissance de la façon dont les médias fonctionnent ».

Autre axe important du « renouveau » : plutôt que le Grand Soir marxiste-léniniste, le PTB doit viser « de petites victoires », en « tenant compte de ce pour quoi les travailleurs veulent vraiment bouger ». Il cible donc quelques sujets populaires, définis après enquêtes : pouvoir d'achat, prix de l'énergie ou des médicaments, taxe des millionnaires... Et recherche des alliances « les plus larges possibles », singulièrement avec les syndicats – dans lesquels il décide de s'implanter davantage, comme dans les entreprises.

« Un parti anti-establishment »

C'est décidé aussi à cette époque : le PTB sera un parti anti-establishment, dénonçant le « cirque politique » – c'est la campagne du nez rouge de 2009. Il veut capter le vote antipolitique, aussi pour ne pas laisser ce champ libre à l'extrême droite. Au congrès de décembre 2021, ce mélange « anti-establishment »-« antifasciste » donnera cette tirade : « Le racisme est une aubaine pour l'establishment, ravi de voir les gens s'entre-déchirer, ce qui évite à celles et ceux qui sont au sommet d'assumer leurs responsabilités. »

Dans les années qui suivent, le PTB comprend tout le potentiel qu'il peut tirer des réseaux sociaux pour faire passer ses messages courts, simples ou indignés, et s'y investit massivement. De même qu'il lorgne ouvertement vers les jeunes : « Tous les sondages indiquent que nous avons un énorme potentiel parmi la jeunesse », affirme le congrès de 2021, qui qualifie le PTB de « parti de la jeunesse ». Mais aussi de « parti de l'unité », en lutte contre le séparatisme, lui, la seule formation toujours nationale du pays. Le PTB reste enfin le « parti du socialisme », avec pour point central la lutte des classes, mais son spectre s'est élargi : il se veut « parti de la classe travailleuse », « ouvriers, employés, fonctionnaires, chômeurs, jeunes, intellectuels et indépendants » réunis.

La référence à Lénine s'est, elle, effacée. « Le PTB est un parti marxiste », confirme Raoul Hedebouw, et non plus marxiste-léniniste, « car le marxisme-léninisme était lié au maoïsme, et le PTB n'est plus un parti maoïste. Mais beaucoup d'idées de Lénine restent pertinentes, par exemple son analyse de l'impérialisme et du positionnement de la gauche sur la guerre, le centralisme démocratique ou la pratique de sensibiliser, organiser et mobiliser les travailleurs. »

« Gentil parti populiste de gauche »

Au final, conclut Pascal Delwit, « pour la communication extérieure, le PTB est aujourd'hui un gentil parti social-démocrate de gauche, un parti populiste de gauche. Mais il a aussi évolué depuis 20 ans, ce qui est l'objet de débats internes : certains estiment qu'ils vont trop loin dans l'affadissement de l'image du parti et qu'ils attirent des gens qui ne sont pas de bons révolutionnaires. » Même si les résultats électoraux sont désormais au rendez-vous.

Voilà pourquoi le dernier congrès insiste sur « l'importance vitale » d'une « solide colonne vertébrale marxiste ». Car les trois piliers du PTB demeurent : sa vision du monde est le marxisme ; son but est « la société socialiste » – dites désormais « socialisme 2.0 » avec « planification écologique et sociale » ; « la lutte est (son) ADN ».

« Les Etats-Unis vont nous entraîner dans une guerre »

C'est « le » positionnement clef du PTB à l'international : l'anti-impérialisme. Le grand Satan est l'Amérique, et dans la foulée l'Otan (dont il veut sortir) et les pays occidentaux. C'est à cette aune que le parti définit ses positions, condamnant sur cette base les interventions en ex-Yougoslavie, en Afghanistan, en Irak, en Libye ou en Syrie par le passé, et peinant aujourd'hui à condamner la Chine pour violations des droits de l'homme ou la Russie pour agression militaire. « La posture est assez simple », decode le politologue Pascal Delwit (ULB) : « Il y a un ennemi principal, les Etats-Unis, et l'analyse se fait à la lumière de cet ennemi principal, rejoint par l'Otan et les pays occidentaux. La démarche première est leur condamnation. » Les régimes faisant contrepoids aux USA ayant plutôt ses faveurs, dans l'espoir d'« un nouvel ordre mondial ». Donc : si le PTB a condamné l'invasion russe en Ukraine, il en a

surtout reporté la responsabilité sur les Etats-Unis et leurs alliés. Et il s'oppose aux livraisons d'armes aux Ukrainiens au nom de « la désescalade ». Faut-il abandonner les Ukrainiens à leur sort ? « Non », répond le président, « on est pour l'aide humanitaire, les sanctions ciblées contre les oligarques russes et une initiative diplomatique européenne pour négocier la paix. »

En juillet dernier, lors du débat à la Chambre sur le partenariat stratégique avec les Etats-Unis, Raoul Hedebouw expliquait le positionnement pététiste : « L'impérialisme américain est le plus grand danger pour la paix dans le monde », car en passe d'être « économiquement dépassés » par la Chine notamment, « les Etats-Unis vont nous entraîner dans une guerre d'abord froide, puis chaude. » Et peu importe que ce soit la Russie qui ait, quelques mois plus tard, entamé une guerre en Ukraine ? Début avril, soit après l'invasion russe, Germain Mugemangango mainte-

nait dans *La Libre* : « Les Etats-Unis sont prêts à faire la guerre afin de préserver leurs intérêts. » Et le président nous dit aujourd'hui : « Les Etats-Unis ont depuis vingt ans un agenda d'extension de l'Otan dans la région, ce qui a indiscutablement favorisé l'état de guerre aujourd'hui. C'est eux qui vont gagner le plus dans cette guerre. Est-ce que cela justifie pour autant l'intervention russe ? Non. » M.A.D.

« La Chine n'est pas impérialiste »

Né parti maoïste, pro-chinois, le PTB reste très focalisé sur la Chine, toujours une référence. Le congrès de 2021 consacre de longs paragraphes à l'éloge de la Chine (qui a « enrayé l'épidémie de covid », est un « leader mondial dans les énergies vertes », est bénéfique à l'emploi en Europe...) et beaucoup moins à la critique, centrée sur deux thèmes : l'ouverture chinoise au capitalisme mondial ; et « les droits démocratiques » en raison des « mesures répressives drastiques pour lutter contre le terrorisme, le séparatisme violent et l'extrémisme », ce qui concerne manifestement les Ouighours. Pour le reste, la Chine est présentée comme « un partenaire attractif », qui propose « une coopération selon les principes de la coexistence pacifique et du bénéfice mutuel ». Et n'est « ni impérialiste ni colonisatrice ». Le PTB précise toutefois : « La Chine n'est pas notre modèle de socialisme ». Et la Corée du Nord,

avec laquelle le PTB a longtemps entretenu des « relations d'amitié et de coopération » ? En 2003, des jeunes du parti se montraient élogieux après leur voyage là-bas, rapportant que « les gens travaillent dur, mais dansent et chantent très volontiers », illustre Pascal Delwit dans son livre sur le parti. En 2007, le PTB louait toujours la révolution coréenne et en 2011, il lui apportait un soutien très discret. Mais Hedebouw l'assure à présent : « Ce régime n'est pas du tout ma vision du socialisme. On condamne son côté dynastique, hypermilitarisé. Mais on assume notre anti-impérialisme : pour nous, ce n'est pas la Corée du Nord le plus grand danger pour la paix dans le monde. » M.A.D.